

L'AVANT-CRITIQUES

25 août > ROMAN France

Liaison fatale

depuis son dernier roman (*Exhibition*, L'Arpenteur, 2002, repris en « Folio », prix Découverte du *Figaro Magazine*-Fouquet's et prix des Deux-Magots), Michka Assayas n'a pas chômé. Le frère du cinéaste Olivier Assayas a tenu chronique dans *VSD*, animé une émission sur France Musique (*Subjectif 21*) et réalisé un livre d'entretiens avec Bono (*Bono par Bono*, Grasset 2005, repris au Livre de poche) où on le voyait titiller avec pertinence le chanteur de U2.

Le revoici romancier avec *Solo*, publié chez Grasset et non plus à L'Arpenteur. Denis Guillermin, qui a grandi à Savigny-les-Orges, avait treize ans en 1975. Depuis, le héros d'Assayas a fait du chemin. Il a eu les honneurs d'un article dans *Télérama*, son portrait a figuré en quatrième de couverture de *Libération*. En résumé, Denis Guillermin est devenu quelqu'un de connu mais pas « au point de devoir chan-

Comme un bon vieux 33 tours, Solo a deux faces. Plutôt sombre et introspective, la première colle aux basques d'un personnage perdu qu'on dirait sans défense. La seconde, elle, ne manque pas de scènes hilarantes et de portraits caustiques.

ger de numéro de portable tous les six mois ».

Sommité de la musique alternative, sorte de Bernard Lenoir en plus jeune, il propose une émission sur RFI diffusée à une heure de faible écoute. Marié et père d'une fille, le journaliste a quelques années

plus tôt cédé au démon de midi. La brune Tatiana Grechko, une étudiante d'origine russe, adepte de Sénèque, lui avait envoyé une longue lettre. Denis avait accepté de la rencontrer, puis entamé avec elle une liaison brève mais fougueuse, quelque chose de fou et de ravageur – une « *histoire spasmodique* ».

Or Tatiana vient à nouveau de lui écrire. Cette fois pour lui expliquer qu'elle est tombée enceinte de ses œuvres, s'est fait avorter et lui réclame la somme de cent euros en guise de dédommagement. Pas très téméraire, Denis commence à paniquer. D'autant que rien ne tourne rond autour de lui. « *S'il y a une direction qui s'impose dans la vie, c'est*

DENIS ROUGEGRASSET



Sept ans après *Exhibition*, Michka Assayas revient à la fiction avec *Solo*.

bien de suivre le chemin de sa propre folie », estime-t-il pourtant.

Comme un bon vieux 33 tours, *Solo* a deux faces. Plutôt sombre et introspective, la première colle aux basques d'un personnage perdu qu'on dirait sans défense. La seconde, elle, ne manque pas de scènes hilarantes et de portraits caustiques. Satiriste naturel, Michka Assayas s'y entend pour saisir la vacuité de l'époque contemporaine, railler son langage

et ses modes pour attrape-nigauds. L'auteur des *Années vides* (L'Arpenteur, 1990) signe une tragi-comédie sur le désenchantement où il arrive à rendre attachant un type, pourtant égocentrique et radin, qui lit Coetzee et Kapskinski, se demande comment il en est arrivé là et repense parfois à de trop brefs moments de bonheur survenus lorsqu'il était enfant ou adolescent. Romantisme pas mort ?

ALEXANDRE FILLON



Marie-Odile Beauvais

CHRISTINE TAJALET/FAYARD

26 août > ROMAN France

Une traque allemande

Marie-Odile Beauvais s'est mise à la recherche d'une tante inconnue, née allemande en 1915. Un roman personnel sous forme de dossier d'où remontent les ombres du XX^e siècle.

Paul, le grand-père, ingénieur français, travaillait en Allemagne chez un industriel avant la guerre de 1914. Il y fait la connaissance de Gusti. Ils s'aiment, ils vont se marier. La guerre éclate. Gusti, enceinte, reste en Allemagne. Paul s'en va combattre. Après l'armistice, il apprend que Gusti – toujours éprise – est désormais mariée avec Anton, qui a bien voulu accepter la petite fille : Marga, dite Gretl. Paul a le droit d'être parrain. C'est clair, toutefois : l'enfant n'est plus à lui.

A vingt-sept ans pourtant, Gretl est à Paris, « souris grise » dans l'armée d'occupation. Elle renoue avec la famille de Paul. Situation d'autant plus embarrassante que Paul et les siens penchent pour la Résistance et que Gretl semble une admiratrice du Führer, sans complexes, très en cour auprès des officiers. Après quoi, elle disparaît. La famille n'a plus de nouvelles.

Petite-fille de Paul, Marie-Odile – la narratrice – a toujours été fascinée par le côté vosgien et lorrain de ses proches, tiraillés entre deux cultures, souvent frappés par l'histoire et silencieux sur eux-mêmes : le travail strict et la probité avant tout. Le moi est haïssable. Raison de plus pour enquêter sur cette mystérieuse Gretl, dont elle apprend l'existence, sur le grand amour de son grand-père et toutes ces ombres allemandes.

Marie-Odile Beauvais annonce un roman. On le voit : *Le secret Gretl* est surtout un passionnant dossier où l'art romanesque apparaît dans l'agencement : la recherche des documents, leur construction, la manière de les disposer et d'imposer un suspense. Car chez

Paul, chez Gretl et dans les deux familles, un secret peut en cacher un autre. Ainsi, dans la seconde partie du livre, les *Cahiers* retrouvés de Gretl viennent-ils relayer la narration de Marie-Odile. Ils font découvrir le destin tout à fait inattendu de l'« ex-souris grise » marquée par sa rencontre avec un résistant français de seize ans et sa difficile expérience de la reconstruction de l'Allemagne, pays qui n'aime plus les retours au passé.

« Comment entrer dans l'histoire des autres ? » se demande la narratrice. Là encore, on devine la romancière mais plutôt dans l'art d'accentuer l'effet de réel que dans celui de maquiller la réalité. En résulte une remarquable plongée dans l'inconscient politique et l'imaginaire affectif franco-allemand au fur et à mesure que se découvre la difficulté d'affronter le « roman familial » de Paul et des siens.

A ses qualités d'enquêtrice, Marie-Odile Beauvais – qui ne manque ni de verve, ni d'humour – ajoute celles de l'écrivain-voyageur. De Nancy à Ratisbonne, des Vosges à la Rhénanie, de Nuremberg à Munich, Marie-Odile parcourt l'Allemagne et la France – y compris des crochets en Autriche. Son voyage dans le temps est aussi un voyage dans l'espace. Le secret Gretl se révèle également un beau livre européen.

JEAN-MAURICE DE MONTREMY



Marie-Odile Beauvais

Le secret Gretl

FAYARD

TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 21,90 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-213-64447-9
SORTIE : 26 AOÛT

18 août > ROMAN France

Une leçon d'amour

La quatrième de couverture ne dit rien. On ne dira rien non plus. Raconter l'histoire, ici, ce serait vraiment la déflorer. Gardons-lui toute sa fraîcheur – et sa force – pour les lecteurs qui viendront après nous. Ne dévoilons donc que le minimum : il s'agit d'une journée dans la vie de Charly Traoré, un gamin de 11 ans qui habite une cité quelconque. Charly, ses potes, son optimisme d'enfant qui résiste à tout. Son quartier masque sa désespérance sous des oripeaux littéraires : tour Rimbaud, bibliothèque Marcel-Proust, parc Colette, école élémentaire Simone-de-Beauvoir... Le père de Charly s'est tiré avant sa naissance. Son frère aîné se drogue. Sa mère fait des ménages chez un couple de personnes âgées. Mais Charly croit en la vie.

Déjà, dans ses *Chroniques de l'asphalte* (Julliard), Samuel Benchetrit savait trouver le ton juste pour faire vivre ces gamins des cités. Les héros, ici, sont plus jeunes. La maestria est

identique. Elle relève même d'une virtuosité qui pourrait confiner à la pose, si un drame ne venait s'inviter, ce jour-là, dans le quotidien bien rôdé de Charly. Le drame est violent, injuste, et sa

bêtise insupportable frappe plus encore vue par les yeux d'un enfant.

Charly, c'est le « Petit Nicolas ». Mais un « Petit Nicolas » de la France brinquebalante, aigrie et repliée sur elle-même de 2009. Sous l'apparente légèreté du récit, se cache un plaidoyer pour plus d'humanité. L'autre réussite de Benchetrit, c'est de faire passer son message en douceur, sans jamais être démonstratif. Rare. DANIEL GARCIA



DENIS ROUVE/GRASSET

Samuel Benchetrit



Samuel Benchetrit

Le cœur en dehors

GRASSET

TIRAGE : NC
PRIX : 18 EUROS, 304 P.
ISBN : 978-2-246-73181-8
SORTIE : 18 AOÛT

PRÉCISION

Grasset qui nous a fourni par erreur un mauvais chiffre de tirage pour le roman de Frédéric Beigbeder, *Un roman français* (LH 782), précise que ces exemplaires ne représentent que le premier tirage destiné exclusivement au service de presse à l'intention des libraires et des journalistes.

Le tirage destiné à être commercialisé sera décidé début juillet et ne sera pas inférieur à 60 000 exemplaires.

AVANT-CRITIQUES

26 août > ROMAN France

Justine, version 2009

Le troisième roman de Simon Liberati fait basculer l'univers du « divin marquis » à l'époque contemporaine.

Simon Liberati, acte trois. Après *Anthologie des apparitions* (Flammarion 2004, repris en « J'ai lu ») et *Nada exist* (Flammarion, 2007), deux romans atypiques et remarquables, l'ancien journaliste fait à nouveau sensation. Décadent en diable, son nouvel opus, *L'hyper-Justine*, transpose l'univers du Marquis de Sade dans l'époque contemporaine.

Le livre compte trois parties et deux personnages principaux appelés à se retrouver nez à nez. Le premier se nomme Pierre al-Hamdi. Escroc aux multiples petits talents qui a connu la pension et la prison, celui-ci souffre d'un besoin d'élévation. « *Pierre n'avait aucun sens de l'amitié, de l'amour, de la famille ni du temps, il consommait les gens qu'il rencontrait comme un fumeur de crack sa provision de cristaux, sans économie, sans réserve, sans espoir de durée* », nous dit de lui Liberati.

Exilé en Espagne, près de Gibraltar, puis à Tanger, ce presque quarantenaire a eu pour mère un mannequin – également un-peu-beaucoup call-girl sur les bords – qui fut assassinée au Yémen lorsqu'il avait huit ans.

Dans le milieu, tout le monde la surnommait « la Sultane ». Or il semblerait que maman ait servi de modèle à l'héroïne du prochain film que Sofia Coppola s'apprête à tourner à Paris, *L'hyper-Justine*.

De retour dans la capitale avec l'intention de s'y refaire au plus vite, Pierre va pénétrer sans mal le cercle de *happy fews* qui gravitent autour de la cinéaste à la mode en faisant d'abord la connaissance de Paul, jeune éphèbe homosexuel, et Janine, petite protégée d'une riche famille française. Il va surtout chercher à en savoir plus sur celle qui tire rapidement toute la couverture à elle dans le roman.

La dénommée Thérèse Legros est une artiste sulfureuse au passé nébuleux – d'elle, un Liberati décidément impitoyable avec les créatures qu'il lâche dans l'arène explique qu'il s'agit là d'« *une vieille gouine célèbre de soixante et onze ans* ». Thérèse fut aussi très proche du réseau de prostitution de la fameuse Madame Claude et a bien connu la Sultane...

Le lecteur aura compris qu'il a ici affaire à un univers où l'argent, le sexe, la drogue et le pouvoir jouent des rôles prépondérants. Plus que jamais, Simon Liberati se montre un conteur résolument *too much* n'ayant jamais peur d'en rajouter une couche. A la fois chic



Simon Liberati

NICOLAS HIDROGLOU/FLAMMARION

et vulgaire, aristo et voyou, son *Hyper-Justine* ne plaira certainement pas à tout le monde. Les inconditionnels de l'auteur, eux, y retrouveront intacts sa plume acide et son sens du détail qui fait mouche, son humour ravauteur et sa manière unique de camper une certaine société.

AL. F.



Simon Liberati
L'hyper-Justine
FLAMMARION

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-08-121440-8
SORTIE : 26 AOÛT

26 août > PREMIER ROMAN France

Sang pour sang

Un premier roman à l'américaine, crimes, drogues et rock'n'roll.

Photographe, **Thierry Mattéi** s'est glissé dans la peau de son narrateur sans nom, une espèce de gentleman dégingué qui, dans les années 1980, a visité tous les paradis artificiels possibles, s'est trouvé embarqué dans une suite d'embrouilles et de règlements de comptes, inconsolable d'avoir perdu sa Julie, dont il était fou amoureux. Il faut dire qu'entre ces deux paumés-là s'était créé un lien indissoluble : c'est Julie qui a convaincu son Roméo de goûter pour la première fois à l'héroïne, lui faisant elle-même sa première piqûre. Sympa, non ? En tout cas, il lui voue un amour éperdu et une reconnaissance éternelle. Aussi, le jour où elle disparaît, tout son sinistre univers s'effondre. D'autant que le narrateur vient de retrouver zigouillé, mutilé et tutti quanti, dans son immeuble, son pote Coyote, voyou, toxico, voleur, dealer et l'on en passe, et que Cédric, le jeune frère d'icelui, ainsi que leur copine commune Coralie, petite bourge passablement délurée, se sont fait assassiner de méchante façon sous ses yeux impuissants par un affreux Homme en Noir. Lequel pourrait bien aussi se lancer à ses trousses à lui. Voilà qui justifie amplement que notre ami

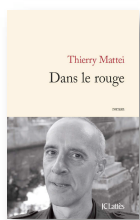
CATHY BISTOUR/JC LATTÈS



Thierry Mattéi

aille prendre l'air et se faire oublier un temps en Bretagne, croit-il, en compagnie de Morgan Le Strange, un inquiétant autochtone qui dissimule tout un tas de secrets. Le pourquoi de la disparition de Julie, par exemple...

Thierry Mattéi s'est amusé (on l'espère) à concocter une espèce de thriller tarentinoïde



Thierry Mattéi
Dans le rouge
JC LATTÈS

TIRAGE : 5 500 EX.
PRIX : 18,50 EUROS ; 328 P.
ISBN : 978-2-7096-3098-6
SORTIE : 26 AOÛT

made in France où la boucherie atteint des sommets. Même à Hollywood, il n'est pas sûr qu'on dispose de telles réserves d'hémoglobine. L'intrigue de *Dans le rouge* n'est pas mal ficelée, embrouillée à souhait, et fonctionne. On tâche de suivre, de s'y retrouver dans cette histoire pleine de flash-back, de souvenirs des glorieuses *eighties*, de tubes de Bowie, de poèmes de Baudelaire, de romantisme et de nostalgie. Ouf.

Mais la réelle originalité de l'entreprise réside dans l'écriture, le style de Mattéi, chargé d'effets, baroque. Quand c'est réussi, on salue de belles trouvailles, telle : « *De quoi vriller, serrer, se faire une banque à l'épluche-légumes, une meute de caniches au lance-flammes.* » Mais sur plus de trois cents pages, ça sature parfois. L'intrigue se relâche et l'attention du lecteur aussi, comme quand l'auteur se lance dans des digressions politico-ressassées ou des diatribes punk d'occasion. *No future*, certes, mais revenons à nos moutons, même égorgés. Mattéi en fait des tonnes. C'est ce qui fait sans doute le charme de son livre et dénote un talent et une énergie que son éditeur n'aura qu'à canaliser dans l'avenir.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Une mare au diable

20 août > ROMAN France

L'effacement

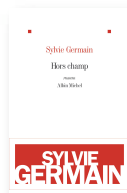
Sylvie Germain écrit l'histoire doucement oppressante d'un homme qui, en quelques jours, devient invisible.

L'argument peut être très simplement résumé : un homme se rend compte qu'il disparaît peu à peu, qu'il s'efface aux yeux des passants dans la rue, de ses collègues, de ses proches les plus proches. Pour tous, il devient d'abord « flou », puis, progressivement invisible. Notre homme s'appelle Aurélien. Il a 49 ans et aime Clotilde qui l'aime aussi. Il est né de père inconnu. Sa mère dont les propres parents étaient polonais a épousé un veuf, lui-même père d'un garçon plus âgé, Joël, resté bloqué dans une éternelle enfance à la suite d'une agression. Tout commence à se détraquer un dimanche : alors que les voisins d'Aurélien ont pendu la veille, dans la joie et le bruit, « la crémaillère du vide », « le vide consistant à s'être débarrassés d'une partie de leurs meubles, et surtout de leur bibliothèque, remplacée par un objet magique, un e-book », son disque dur d'ordinateur le lâche brutalement...

On est dans un roman de Sylvie Germain : on y croise des anges aux ailes coupées, des âmes ardentes dévitalisées par la violence des hommes, mais, en même temps, *Hors champ* présente une normalité, une brièveté, quelque chose de condensé et de doucement impla-

cable, assez déroutant. C'est un livre moins consistant, moins lyriquement tragique que les précédents. Pourtant, on ne peut pas dire plus léger. En dépit d'une fantaisie familière disposée çà et là chez certains personnages secondaires (homme avaleur d'objets, femme ventriloque), le drame est bien là, fait d'une matière elle aussi invisible et flottante, angoissante. La rationalité s'absente sans faire de bruit. Personne ne tire aucun bénéfice de l'invisibilité qui n'a rien d'un super-pouvoir. Il y a juste une fatalité qui, pour être souterraine, peu spectaculaire, n'en est pas moins horrifiante. Le constat est vertigineux : si peu de temps pour se soustraire au monde et devenir un fantôme... Et cette seule consolation : « *On ne meurt pas complètement tant qu'il reste au moins un vivant pour se souvenir de vous – de qui vous étiez, que vous avez existé – quand vous-même avez disparu.* »

V. R.



Sylvie Germain

Hors champ

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-226-19398-8

SORTIE : 20 AOÛT

27 août > ROMAN France

Mon père ce zéro

Saphia Azzeddine signe un deuxième roman où la misère sociale emprunte un ton plus tendre et se réinvente en aventures picaresques de banlieue.

Dans *Confidences à Allah*, Saphia Azzeddine racontait la colère d'une jeune Maghrébine face au machisme et à la tartufferie des hommes de sa culture (violée et prostituée, elle finit en prison où elle trouve Allah pour seul ami et interlocuteur). Ce premier roman, aujourd'hui adapté au théâtre, avait été remarqué (prix Nice-Baie-des-Anges 2008) grâce à la virulence âpre qui rythmait ses pages.

Pour son deuxième roman, *Mon père est femme de ménage*, l'auteure adopte un ton plus tendre et un rythme picaresque. Un picaresque de la cité. On se retrouve avec Paul dit Polo, un jeune de banlieue pas gaie ni rose et plutôt morose, selon le cliché de l'existence périurbaine. Si ce n'est que le cliché est ici transcendé par une langue vivace qui ne manque pas de drôlerie et un sens du récit qui entraîne le lecteur dans les tribulations du héros. Polo trompe son ennui avec les livres qu'il lit lorsqu'il accompagne son père faire les ménages dans les bibliothèques. Il n'est pas issu de l'immigration,

mais ses racines du Morbihan ne lui évitent pas les épisodes sordides qui accompagnent souvent la misère : oncle abusif et autres ignominies. Lui rêve d'une autre vie et d'un flirt avec la jolie Priscilla, la « riche » de l'école. Entre eux rien de plus qu'une amitié complice née d'un don de Babybel au sortir du supermarché et entretenue par tous ces nouveaux mots qu'il apprend pour l'impressionner. Et ce qui touche au fond le plus, ce ne sont pas tant les amours malheureuses de Polo, mais que cette honte sociale qui ronge le fils, mais que rachète l'amour filial : « *Je lui en ai voulu à mon père, parce que j'ai vraiment eu pitié de lui. C'est indigeste la pitié. Encore plus envers son père. On n'a pas le droit de lui en vouloir pour de vrai, on doit lui trouver des circonstances atténuantes qui n'ont rien à voir avec la réalité.* »

SEAN JAMES ROSE



Saphia Azzeddine

Mon père est femme de ménage

LÉO SCHEER

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-0-7561-0195-8

SORTIE : 27 AOÛT

Des années 1950 aux années 1990, le village de Slobozia reste immémorial. Un coin de Moldavie avec sa communauté paysanne, la grande forêt, le monastère-forteresse et, dans les profondeurs des arbres, un lac redouté : la Fosse aux lions. La rumeur dit que de nombreux corps y reposent et que les *moroi* rôdent : les morts-vivants. Quiconque croise les *moroi* se trouve pris de torpeur, s'affaiblit et ses forces diminuent.

Native de Moldavie (1972), **Liliana Lazar** a passé presque toute son enfance à Slobozia (la « terre des affranchis ») où son père était garde forestier. Aussi, dès les premières pages, le lecteur est-il plongé dans le poème des forêts et la merveilleuse évocation des habitants dont les usages semblent avoir été tout justes christianisés malgré la patience des popes et des moines. Quant au régime communiste, les années Ceausescu, il n'est représenté que par un gendarme peu zélé et un de ces nouveaux popes issus du Parti qui ne trompent personne.

Sur la rive du lac, le jeune bûcheron Victor Luca a tué son père – un ancien mineur ivrogne qui battait les siens. Et c'est désormais près du lac qu'il va se cacher des années durant, copiant des vies de saints et des livres dissidents – tous interdits – que les moines diffusaient de la main à la main.

Sa force inemployée, les jeunes femmes aperçues parfois comme en rêve au détour des arbres font néanmoins de Luca un garçon dangereux : naïf, plein d'amour, impulsif, il est capable de tuer celles qu'il désire lorsqu'il s'affole. Bourré de remords, ensuite, il cherche la pénitence.

Liliana Lazar tient donc à la fois une chronique de Slobozia, de l'insaisissable Victor et des rives du lac, toujours troublantes, toujours troublées. Elle connaît à merveille la vie et les croyances paysannes ; campe merveilleusement ce « fou en Dieu » qu'est Victor Luca en quête de rédemption, ballotté entre moines et psychiatres. Écrit directement en français, ce premier roman révèle un art prenant de la narration. On songe à *La mare au diable* et au Berry que George Sand évoquait avec le même amour et la même force. Comme elle, Liliana Lazar sait être simple, sans archaïsme, ni passéisme.

J.-M. M.



Liliana Lazar

Terre des affranchis

GAÏA

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-84720-147-5

SORTIE : 19 AOÛT

AVANT-CRITIQUES

19 août > ROMAN Maroc-France

La chance du Malchanceux

Hayat El Yamani suit les tribulations et la quête d'un homme qui mène la vie d'un autre.

Tout le monde est parti sur la plage. C'est de là que vient la nouvelle : le sixième des sept frères, le Chanceux, s'est noyé. La Mère décide aussitôt que le septième, le Malchanceux – à peine un an de moins que le Chanceux –, prendra sa place et surtout son métier. Car le Chanceux vient de réussir l'examen d'entrée à l'école de gendarmerie royale. Un poste pareil, la sécurité, les relations, ne saurait être perdu pour la famille. Ainsi donc Malchanceux devient-il Chanceux et part-il pour la caserne.

« Je n'avais choisi ni de n'être ni d'être celui-là plutôt qu'un autre et la Mère en m'imposant un nouveau destin me faisait découvrir qu'au fond ce qui me dérangeait le plus était de n'avoir pas eu mon mot à dire [...]. "Béni ou maudit, à toi de choisir !", lançait-elle dans les moments graves, et bien sûr jamais personne n'avait choisi d'être maudit. Avec moi, n'avait-elle fait que pousser son exercice favori dans ses retranchements, « béni ou maudit » étant devenu « vivant ou mort » ? Quel pouvoir inouï avait-elle donc ? Toutes les mères l'ont-elles ? »

Le Chanceux connaîtra d'autres identités. Il se voudra le Léopard, à force d'admirer l'immobilité patiente de l'animal en plein soleil. Il quittera le Maroc pour l'Espagne, devenant « sans papiers » et devra même, un temps, se déguiser en femme. Mais toujours silencieux, précis, opiniâtre, il cherche à se découvrir. L'identité qu'une femme lui a prise, seule une autre femme peut la lui rendre. Mais la Mère, bien sûr, a conseillé de se méfier des femmes...

Écrit avec réserve, usant des silences et des ellipses, *Rêve d'envol* refuse toute « couleur locale » au profit de cette blancheur qui domine le récit. Si l'on devine le Maroc à la description de la structure familiale et au réseau d'obligations que la Mère tisse autour des siens, Hayat El Yamani préfère l'épure. La « chance du Malchanceux » parle aussi de l'émigration, du déracinement et, pour finir, du destin.

Elle-même d'origine marocaine, Hayat El Yamani, ingénieure dans une multinationale, a déjà publié *La cruche cassée* (Climat, 2001). Elle confirme dans ce second roman son art de se jouer en douceur des interdits. Qu'une femme se fasse narratrice sous l'identité d'un



MURIEL BERTHELOT/ANNE CARRIÈRE

homme pour traiter de la place d'une mère abusive dans la structure de la famille marocaine tient du défi.

J.-M. M.



Hayat El Yamani

Rêve d'envol

ANNE CARRIÈRE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 185 P.

ISBN : 978-2-84337-537-8

SORTIE : 19 AOÛT

27 août > ROMAN États-Unis

Bonjour tristesse

Soutenu entre autres par un certain Barack Obama, *Netherland* est l'une des découvertes de la rentrée étrangère.

Les éditions de l'Olivier viennent encore de mettre la main sur un auteur anglo-saxon plus que prometteur. Né à Cork en 1964, **Joseph O'Neill** a été avocat au barreau de Londres avant de s'installer à New York. Il a notamment publié un récit autobiographique, *Blood-Dark Track*. A *Family History*, et un roman, *Netherland*, à paraître en France à la rentrée.

Couronné par le Pen/Faulkner Award, le troisième livre de l'Irlandais compte aussi parmi ses défenseurs le président Obama. Lequel a dit tout le bien qu'il en pensait lors d'une interview dans les pages de *Newsweek*. *Netherland* raconte les tribulations de Hans van der Broek, né et élevé aux Pays-Bas. Analyste financier pour une banque d'affaires aux énormes opérations de courtage, le héros de Joseph O'Neill a suivi son épouse Kate, avocate-conseil d'affaires alors enceinte de leur fils Jake, pour quelques années à New York.

Le couple a quitté Londres à la fin des années 1980 et s'est installé dans un loft à Tribeca puis, après les événements du 11 septembre 2001, dans un appartement de trois

JERRY BAURE/EDITION DE L'OLIVIER



Joseph O'Neill

pièces du Chelsea Hotel. Rapidement, Kate, une femme « qui ne peut s'empêcher d'être vive », n'a plus supporté d'habiter un « pays idéologiquement malade » – celui de Bush junior et de la guerre en Irak – et s'en est retournée en Angleterre avec Jake.



Joseph O'Neill

Netherland

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE WICKE,

TIRAGE : 18 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 300 P.

ISBN : 978-2-87929-655-5

SORTIE : 27 AOÛT

Hans s'est retrouvé seul au Chelsea Hotel, lieu mythique à la clientèle toujours aussi excentrique – qu'elle soit humaine ou canine ! Ce personnage réservé avait alors 34 ans et se sentait comme seul au monde. Nostalgique de sa jeunesse, Hans repensait au temps béni où il se rendait à vélo jusqu'au centre de La Haye avec sa petite amie « tout en jambes qui, en accord avec la tradition romantique locale, s'asseyait en amazone sur le siège arrière et acceptait ce modeste moyen de transport avec une vaillance qui l'aura [...] grandement servi dans la suite de sa vie ».

Notre homme allait reprendre des couleurs en se remettant à pratiquer le cricket grâce à sa rencontre avec Chuck Ramkissoon. Un arbitre et joueur de cricket, originaire de Trinidad dont la devise était « Penser fantastique », qui allait lui faire connaître la face cachée d'un Brooklyn métissé. *Netherland* est un puissant roman très atmosphérique qui parvient à peindre New York avec ses bruits et ses lumières, ses différentes strates et habitants. Joseph O'Neill se montre particulièrement doué pour décrire la tristesse de son héros. Celle « qui vous vient quand le miroir du monde n'offre plus de surface dans laquelle on peut reconnaître sa vraie ressemblance ».

AL. F.

25 août > ROMAN Inde

La maman et la putain

Un roman cynique et épique, comme un précipité de l'Inde d'aujourd'hui.

Chandni Chowk, c'est le plus grand marché de Delhi, situé dans sa partie ancienne et populaire, Old Delhi. Une large avenue encombrée qui part du Fort Rouge, symbole de l'Etat indien, s'enfonce et se ramifie en d'innombrables venelles, repaire d'une myriade de fabriques, ateliers, boutiques, échoppes ou simples stands, parfois microscopiques. Chandni Chowk, c'est une ville dans la ville, bruyante,

Indira Gandhi, Premier ministre depuis son come-back musclé de 1980, vient d'être assassinée chez elle, par deux soldats de sa garde personnelle. Deux Sikhs, qui ne lui ont pas pardonné le massacre du Temple d'Or d'Amritsar, leur ville sainte du Panjab, commis sur son ordre par l'armée. Lorsque la nouvelle est confirmée, les réactions sont contrastées. Ceux qui la détestaient, les Sikhs en particulier, se réjouissent de la mort de la « grande putain », qu'ils jugeaient corrompue et autoritaire. Les autres, dont la majorité hindoue, se désolent de la disparition de la « mère de l'Inde » et sont bien décidés à la venger. A Chandni Chowk comme dans tout Delhi et d'autres villes du pays, la chasse au Sikh commence.

A partir de ce point, Sujit Saraf tisse sa toile romanesque, riche d'une multitude de saynètes et de personnages, dont Gopal Pandey. Un simple *chaiwalla*, un petit marchand de thé dont on va suivre l'irrésistible ascension, dans la roue d'un parti politique nationaliste hindou que l'auteur nomme le PPI, masque pour le BJP, arrivé au pouvoir en 1998 – et aujourd'hui en déliquescence, au bénéfice de son adversaire de toujours, le vieux Parti du Congrès de Gandhi et Nehru. Le roman culmine quand Gopal est devenu un caïd, un politicien tout-puissant, occupant une espèce de « trône du paon » parodique, en face du vrai, celui des empereurs moghols dans leur palais du Fort Rouge.

Sujit Saraf, quarante ans, est un de ces auteurs brillantissimes de la jeune génération indienne. Scientifique de haut niveau, il vit en Californie, dans la Silicon Valley, où il mène des recherches sur les missions spatiales et les satellites. Bien qu'appartenant à la diaspora, il se sent « 1 000 % indien », suit avec passion au quotidien l'actualité de son pays, alors que ce qui se passe aux Etats-Unis l'intéresse assez peu. Même si, pour des raisons de confort, il ne compte pas revenir s'installer à Delhi, et même si Chandni Chowk n'est plus tout à fait celui qu'il a connu, une partie de sa famille, des commerçants *marwaris* originaires du Rajasthan, y vit toujours. Là sont ses racines.

Roman-monde, machinerie complexe et ramifiée où l'on se perd un peu parfois, *Le trône du paon* est un livre hors norme, qui marque la résurrection littéraire d'un auteur de talent et d'avenir. Sujit Saraf pourrait bien être le nouveau Vikram Seth.

J.-C. P.



Sujit Saraf
Le trône du paon
GRASSET

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)
PAR FRANÇOISE ADELSTAIN
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 816 P.
ISBN : 978 2 246 72461 2
SORTIE : 25 AOÛT

21 août > ROMAN Chine

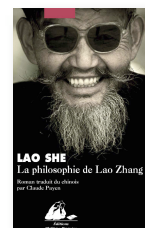
Fripouillard à Pékin

Ecrit à Londres en 1926, *La philosophie de Lao Zhang* – premier roman de Lao She (1897-1966) – restait jusqu'à ce jour inédit en français. On se réjouit que les éditions Philippe Picquier le fassent découvrir, avec la complicité du traducteur Claude Payen, car c'est déjà une réussite. Les admirateurs du *Pousse-pousse* (1936, Picquier 1990) et de *Quatre générations sous un même toit* (1949, repris en Folio) retrouveront ici, avec la fraîcheur des commencements, l'affection de Lao She pour les petites gens de Pékin, sa lucidité politique (c'est un maître du coup de griffe souriant) et sa compassion pour les humiliés, notamment pour les jeunes gens et les femmes qui sont au centre de ce roman.

La vedette revient certes à l'instituteur Lao Zhang dont la « philosophie » tient en un mot : l'argent. C'est à fois Gêronte, Harpagon et Tartuffe à la mode pékinoise des années 1910. Ladre, sale, exploitant ses élèves, affamant et battant sa femme, il est devenu l'usurier du secteur. Son but : monter en grade pour obtenir plus de passe-droits et pressurer ses débiteurs.

Lao She le montre à l'œuvre contre deux de ses jeunes élèves. Zhang les contraint à trouver un emploi : il entend ponctionner leurs salaires à la source. Parallèlement, le « philosophe » use à plein de l'usage qui permet d'acheter des concubines. Tout chef de famille qui lui doit de l'argent peut rembourser sa dette en négociant l'une ou l'autre de ses filles. Bien sûr, ce sont les amoureuses de ses deux élèves que Zhang compte acquérir pour lui-même et un riche client. Humour, tendresse, indignation, merveilleuses descriptions. Voici déjà du très bon Lao She faisant revivre Pékin à l'heure où s'achève l'Empire, tandis que les influences étrangères – souvent injustes et cyniques – achèvent d'ébranler une tradition sclérosée.

J.-M. M.



Lao She
La philosophie de Lao Zhang
PHILIPPE PICQUIER

TRADUIT DU CHINOIS PAR
CLAUDE PAYEN
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978 2 8097 6 012 1
SORTIE : 21 AOÛT

grouillante, active, violente. Un concentré du pays, où se côtoient toutes les communautés et les religions, en relative harmonie entre deux crises. A Chandni Chowk, on trouve un temple jaïn, un temple hindou dédié à Hanuman, un grand *gurdwarasikh*, la *Jama Masjid*, la plus grande mosquée de la ville, et même une église catholique. C'est dans ce quartier, qu'il connaît comme sa poche pour y avoir vécu deux ans dans sa jeunesse, que Sujit Saraf a choisi de situer *Le trône du paon*. Un énorme roman politique « cynique et épique », ainsi qu'il le définit lui-même, une espèce de *Mahabharata* du petit peuple de la capitale, et une vaste allégorie du pays tout entier.

Le roman s'ouvre le mercredi 31 octobre 1984, quand une rumeur enfle dans Chandni Chowk :

2 septembre > ROMAN Grande-Bretagne

Help !

Une façon, british et plaisante, d'aborder les rapports entre des fils et leurs mères.

La vie est trop injuste : il y a des fils qui passent trois jours chez leur mère et obtiennent pour cela le prix Goncourt. Et il y en a trois autres, qui voient un matin, et ils n'ont rien demandé, leur mère débarquer chez eux et s'incruster, pour une semaine en principe. Pas question de résister ; larmes, cris et chantage au suicide, ces dames ont plus d'un argument pour culpabiliser leur progéniture.

Gillian, Helen et Carol sont trois vieilles copines, membres d'un club de lecture. Prétexte, en fait, à se réunir et à mettre en commun leurs griefs : leurs fils Daniel, Paul et Matt, largement trentenaires et installés à Londres, les négligent, omettent de leur souhaiter leur fête, etc. Il faut réagir. Nos mamies de choc décident donc de reprendre en main leur rejeton respectif. Go !

Gillian découvre son Daniel déprimé depuis sa rupture avec sa compagne Erin. En parfaite mère juive, elle n'aura de cesse de le ramener à la vie... Carol déboule dans le loft cradingue de son beau Matt, rédacteur en chef d'une revue plutôt leste, *Balls*, et, faisant le ménage, tombe sur quelques sex-toys, ce qui l'inquiète. Sa mission, et elle l'accepte, va consister à l'espionner pour comprendre la vie qu'il mène, et à essayer de lui trouver une petite bien sous tous rapports. Quant à Helen l'hystérique, elle réa-

lise enfin que son fils Paul est gay, et qu'il vit en colocation avec d'autres gays, dont son petit ami Andre. Elle va semer une sacrée pagaïe dans tout ce petit monde.

Avec une distance malicieuse et un humour très british, **William Sutcliffe**, dont on avait beaucoup aimé *Vacances indiennes* (Denoël, 2003), aborde le délicat sujet des rapports entre les fils et leurs mères. On sourit de se retrouver dans ce roman à la fois générationnel et universel. Les pères, dans leur coin, moins naïfs qu'on veut bien le dire, ricanent et laissent leurs épouses découvrir ce qu'ils savent depuis longtemps, et ont déjà pardonné. Daniel est un romantique, Paul un homo, Matt un Casanova. Et alors ? Toute la question est de savoir si leurs mères vont arriver à les ramener dans le « droit chemin »... On n'en dira pas plus, laissant le lecteur savourer ce roman plaisant, presque formaté pour une série télé. On a déjà le titre : *Help !*

J.-C. P.



William Sutcliffe

Une semaine avec ma mère

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR ELSA MAGGION

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-702-14029-1

SORTIE : 2 SEPTEMBRE

27 août > PREMIER ROMAN Etats-Unis

L'île du chagrin

Poète et dramaturge, Victor Lodato publie un premier roman sur l'adolescence.

L'adolescence est un sujet inépuisable. Quelques mois après le premier roman d'Aryn Kyle, *Le dieu des animaux* (Gallimard), voici que nous arrive celui de Victor Lodato, à paraître chez Liana Levi.

La jeune fille qui nous parle veut « être horrible [...] devenir pire ». Mathilda Savitch se fiche de tout, y va mollo sur le shampoing. L'héroïne de Victor Lodato a des parents professeurs, qui ont écrit chacun un essai, mais aucun des deux n'a fait beaucoup de bruit. La demoiselle habite dans une maison bleue à Little Falls où l'on note aussi la présence du chien Luke.

Mathilda explique qu'elle a eu une sœur qui est morte il y a un an, alors qu'elle allait avoir dix-sept ans, poussée sous un train par un inconnu. Belle et intelligente, Helene collectionnait les petits amis, des garçons bruns et maigres qui aimaient parader. « Vous comprenez, Helene était censée vivre éternellement. C'était ce genre de personne. On avait toujours l'impression qu'elle avait un pouvoir secret qui allait

la rendre immortelle. J'aimerais pouvoir vous décrire la couleur de ses cheveux, mais il n'y a rien à quoi la comparer », nous dit sa cadette.

Laquelle ne cesse de se poser des questions sur tout, mais peut compter sur la présence d'une amie, Anna, qu'elle a sauvée des griffes d'un garçon stupide à la piscine et avec qui elle a depuis entamé « une relation importante mais orageuse ». Alternant le chaud et le froid, Victor Lodato ausculte une gamine persuadée que le chagrin est une île. On n'oubliera pas cette intrigante Mathilda Savitch qui se demande : « Comment les choses se passent ? Comme se passe la vie ? Le plus souvent trop lentement, et parfois elle repart même en arrière. »

AL. F.



Victor Lodato

Mathilda Savitch

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR FANCHITA GONZALEZ BATLLE

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-86746-516-1

SORTIE : 27 AOÛT



Forrest Gander

En ami

SABINE WESPIESER ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR DOMINIQUE GOY-BLANQUET

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-84805-075-1

SORTIE : 27 AOÛT

27 août > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Un homme disparaît

Il y a des êtres comme ça, magnétiques, qui exercent une réelle fascination sur leur entourage. Leurs proches bien sûr, mais aussi tous ceux qui croisent leur route et qui, hommes ou femmes, ne peuvent que succomber à leur charme, tomber, au moindre signe d'assentiment de leur part, amoureux. C'est le cas du beau Lester, poète et géomètre qui exerce son métier à Eureka Springs, non loin de La Nouvelle-Orléans.

Lester, grand admirateur de Villon et de quelques autres, se prend un peu pour un poète maudit que ses ailes de géant empêchent de marcher, un incompris. Le personnage, aussi taiseux que sensuel, demeure fort énigmatique. Il vit avec Sarah, sa maîtresse, tout en ayant laissé à la maison, au loin, sa femme légitime Cora, avec qui dit-il « (son) mariage est terminé ». Ce qui ne l'empêche pas de multiplier les aventures, et même d'entretenir une relation ambiguë avec Clay, son collègue de boulot, raide fou de lui. Il ne se passera rien, mais Lester, qui pose au voyou, en joue. A tort. Clay, jaloux, finit par dénoncer le secret de Lester, sa double vie, ses mensonges, et provoque la catastrophe : Lester se suicide.

Alors, les deux qui l'ont le plus aimé, Clay et Sarah, célèbrent chacun son tour le bel absent, un peu par leur chagrin, dans un thrène personnel. Récit factuel pour lui, journal poétique pour elle. De banal fait divers où le triangle habituel (le mari, la femme, la maîtresse) se complique un peu, *En ami* devient une sorte de tragédie à l'antique. Mais sans pompe ni grandiloquence, bien au contraire. Poète reconnu aux Etats-Unis, **Forrest Gander** connaît le poids des mots, et sait quand il faut les économiser. Son premier roman est sans gras aucun, et dépourvu de ces hermétismes qui pèsent parfois sur les fictions écrites par des poètes.

A la fin, la transcription d'une interview filmée de Lester. Ses idées sont passablement fumeuses, mais les deux veufs éperdus de culpabilité doivent se la repasser en boucle, en hommage à leur très cher disparu.

J.-C. P.

Dames cubaines

Portrait éclaté de trois femmes cubaines de trois générations différentes. Beau et triste, le deuxième roman de Wendy Guerra.

La Patrie et la mort. Le slogan castriste à peine modifié pourrait bien résumer l'élégiaque *Mère Cuba* de Wendy Guerra dont le premier roman *Tout le monde s'en va*, traduit en 2008 dans « La cosmopolite », avait déjà révélé la musique singulière faite d'esprit de fronde et d'abandon sentimental. Née en 1970, appartenant à la génération que sa compatriote Karla Suarez, ces presque quadragénaires dont l'enfance a coïncidé avec les débuts de la Révolution cubaine, la romancière a monté ce roman éclaté autour de trois femmes : une artiste et animatrice de radio, Nadia Guerra, sa mère, Albis Torres – la propre mère de Wendy Guerra – et Celia Sanchez, la révolutionnaire, assistante et confidente de Fidel Castro, fascinante et secrète guérillera, morte en 1980. Paroles de chansons, fragment de journal intime, lettres, méls, extraits de carnets, transcriptions d'émissions de radio..., Wendy Guerra, poétesse reconnue, formée au cinéma à l'école d'art de La Havane, passionnée d'arts visuels, a conçu l'histoire liée de ces

trois femmes comme une installation, une sculpture, faite de matériaux hétérogènes.

« La fille de tous vous parle, vous informe, depuis le pays de personne. » Ainsi commence le dernier enregistrement radio de Nadia Guerra, fin 2005. Suspendue d'antenne pour propos personnels, Nadia obtient une bourse pour venir en France en résidence d'artiste mais elle en profite pour partir à la recherche de sa mère qu'elle n'a pas revue depuis que celle-ci a fui Cuba, laissant sa fille alors âgée de 10 ans avec son père. Nadia la retrouve à Moscou, atteinte de la maladie d'Alzheimer et la ramène à La Havane. Wendy Guerra offre une légende possible à ces héroïnes de l'ombre et, pour commencer, une « mémoire de rechange » à cette mère bien peu mère, restée à Cuba seule avec sa sœur après le départ des parents pour les Etats-Unis, tour à tour alphabétisatrice, cueilleuse de café, hippie, animatrice de radio, archiviste de vieux *sones* sauvés du folklore musical cubain, poétesse jamais publiée, femme fantasque, femme cassée dont on avait déjà fait la connaissance dans *Tout le monde s'en va*.

Mère Cuba a la nostalgie plus mouillée, plus endeuillée. Tout y est plus définitif. C'est le livre

des abandons, des adieux. Des aéroports et des cimetières. Le départ, la question de l'exil que se pose tout Cubain, que l'on pose à tout Cubain, y compris à ceux qui comme Wendy Guerra ont choisi de rester vivre à La Havane : pourquoi être resté ?, pourquoi être parti ? « Comme Cuba se trouve à Cuba et qu'on ne peut l'emporter ailleurs. J'y reviens. » Collectrice chagrinée mais combative, rétive à entrer dans les danses funèbres collectives, la romancière rapie le manteau troué des souvenirs pour sauvegarder le fonds de son musée intime, comme la mère collectionnait les vieilles chansons populaires cubaines. « J'essaie d'attraper et de conserver les choses que j'ai aimées, c'est pour cela que j'aime les musées pas les cimetières. »

V. R.



Wendy Guerra

Mère Cuba

STOCK

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CUBA)

PAR MARIANNE MILLON

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 312 P.

ISBN : 978-2-234-06226-9

SORTIE : 26 AOÛT



Frederik Peeters

Pachyderme

GALLIMARD

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 96 P. COUL.

ISBN : 978-2-07-062704-2

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

3 septembre > BD Suisse

Un éléphant, ça trompe

Frederik Peeters projette les aspirations et les doutes d'une jeune femme en pleine crise existentielle dans un récit labyrinthique aux accents fantastiques.

Après une incursion dans la BD réaliste avec la mise en image, dans *RG* (Gallimard), des souvenirs du policier Pierre Dragon, Frederik Peeters revient au style de récit plus personnel, surréel sinon surréaliste qui l'a fait connaître. Comme dans *Pilules bleues* et *Lupus*, chez Atrabile, ou encore *Koma*, avec Pierre Wazem, aux Humanoïdes associés, le dessinateur suisse fait appel au fantastique pour représenter l'univers intérieur de ses personnages.

Pachyderme doit son titre à un éléphant étendu sur la chaussée, qui plonge le véhicule de Carice Sorell dans un embouteillage alors qu'elle doit rejoindre d'urgence l'hôpital où son mari a été amené à la suite d'un accident de voiture. Mais il représente aussi bien le poids de la chape de plomb que la jeune femme doit soulever pour se libérer d'une vie bourgeoise affadie et échapper à un sentiment croissant de frustration.

On est dans la Suisse des années 1950. Peu après l'effondrement du nazisme, la guerre

froide est propice aux espions comme à tous les soupçons. Professeure de piano, Carice Sorell a renoncé au rêve d'une carrière de concertiste par amour pour son mari, fonctionnaire à l'Onu. Sa rancœur est accentuée par son impossibilité d'avoir des enfants. Elle a fini par écrire à son mari une lettre de rupture qu'elle n'a pas encore donnée, et celle-ci pèse son poids de culpabilité alors qu'elle se hâte vers l'hôpital.

Se hâte, ou plutôt tente de se hâter. Car de multiples personnages viennent s'interposer sur un parcours qui oscille entre la course d'obstacles et la traversée d'un labyrinthe. Il y a des patients traumatisés par la guerre tout juste achevée ; un mystérieux aveugle avec un couple de cochons ; un agent secret ; un chirurgien au passé et aux activités troubles ; des démons intérieurs, tels ces fœtus aux allures d'extra-terrestres qui lui rappellent sa stérilité ; une élève qui la poursuit de ses assiduités ; et d'autres encore. Désaccordant l'espace et le temps, Frederik Peeters trace habilement des pistes incertaines. Il sème des chausse-trapes dans des dessins oniriques où se projettent les hésitations d'une femme saisie à un tournant de son existence.

FABRICE PIAULT